

Le capitalisme, les animaux et la nature chez Marx

Christiane Bailey*

Exploitation et aliénation des travailleurs, privatisation des terres, expropriation des paysans, dégradation des sols agricoles, accumulation croissante du capital dans les mains d'une minorité et crises économiques récurrentes ne sont que quelques-unes des manifestations du capitalisme selon Marx.

Certes, le capitalisme a permis le développement de richesses « plus colossales que [...] toutes les générations passées prises ensemble¹ ». Aussi admirables soient « les machines, l'application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le défrichement de continents entiers [et] la régularisation des fleuves² », cette « domestication des forces de la nature » est bien loin d'apporter l'espoir de liberté, d'égalité et de justice :

[l]e travail produit des merveilles pour les riches, mais il produit le dénuement pour l'ouvrier. Il produit des palais, mais des tanières pour l'ouvrier. Il produit la beauté, mais l'étiollement pour l'ouvrier. [...] Il produit l'esprit, mais il produit l'imbécillité, le crétinisme pour l'ouvrier³.

Le jugement sévère de Marx sur le capitalisme est fondé sur une analyse minutieuse de son fonctionnement qui lui a permis de prévoir

* L'auteure est étudiante au doctorat en philosophie (Université de Montréal).

¹ Marx, K. et Engels, F. (1966), *Manifeste du parti communiste*, p. 15.

² *Ibid.*

³ Marx, K. (1972), *Manuscrits de 1844*, p. 58.

certains des aspects les plus néfastes du capitalisme actuel : la concentration des capitaux, l'augmentation des inégalités socio-économiques, la mondialisation qui impose à toutes les nations « une prétendue civilisation⁴ », les crises financières et même la crise écologique.

Système fondé sur la propriété privée (l'appropriation) des moyens de production, du produit du travail d'autrui, des autres animaux et de la terre, le capitalisme n'est pas seulement profondément *injuste* et *instable*, mais également *insoutenable*.

La « genèse du fermier capitaliste⁵ »

C'est dans l'agriculture que Marx identifie les premiers effets du capitalisme, notamment dans l'élevage des moutons et du bétail. Il dénonce les lois sur le clôturage des terres communales qui ont donné le coup d'envoi au développement de l'agriculture intensive. Véritable « vol de la propriété communale⁶ », ces lois ont privatisé les terres autrefois dévolues à l'usage collectif et mené à l'expropriation de la population rurale qui s'est vue transformée en main d'œuvre pour les villes.

Dans *Le Capital*, Marx analyse longuement comment « cette usurpation violente de la propriété communale [...] s'accompagne de la transformation des terres de labour en pâturages⁷ ». C'est ainsi, dit Marx, qu'une poignée de « riches éleveurs de bétail⁸ » usurpa les terres d'un grand nombre de paysans forcés de gagner leur subsistance en travaillant pour autrui. Ces transformations sociales ne se sont pas faites sans heurts :

[e]ntre 1814 et 1820, ces 15 000 habitants, soit environ 3000 familles, furent systématiquement chassés et décimés. Tous leurs villages furent détruits et brûlés, tous leurs champs transformés en pâturages. On fit venir pour

⁴ Marx, K. et Engels, F. (1966), *Manifeste du parti communiste*, p. 15.

⁵ Titre de la section 4 du chapitre XXIV du livre I du *Capital* intitulé « La prétendue "accumulation initiale" ».

⁶ Marx, K. (1993), *Le capital*, livre I, p. 824.

⁷ *Ibid.*, p. 815.

⁸ *Ibid.*, p. 817.

l'exécution de ce plan des soldats britanniques [...]. Une vieille femme, qui refusait d'abandonner sa chaumière, périt dans les flammes⁹.

Les êtres humains ont été chassés pour faire de la place aux animaux comme les moutons et les bœufs, en raison des profits qu'on tirait de leur laine et leur viande. Et les animaux, souligne Marx, furent à leur tour chassés des pâturages avec la création des *Deer Forest*, les réserves de chasse « consacrées uniquement au plaisir de quelques chasseurs, qui ne dure que pendant une brève période de l'année » : « les moutons furent chassés [...] tout comme auparavant on avait chassé les hommes pour faire place aux moutons...¹⁰ ».

Marx était également témoin du développement de l'élevage hors sol, notamment du système Bakewell qui permet de « garder constamment les bêtes à cornes à l'étable¹¹ ». Ce système – qui influença notamment la théorie de la sélection naturelle Darwin – consistait à enfermer les animaux et à séparer les mâles des femelles pour sélectionner des reproducteurs aux caractéristiques désirées. Cette sélection artificielle fondée sur la consanguinité a permis de développer des lignées génétiques qui pouvaient être engraisées plus rapidement : « Bakewell [...] réduisait par une sélection attentive le squelette des moutons au minimum nécessaire à leur existence [...]. Presque tout leur poids était en viande nette.¹² ».

C'est Descartes, dit Marx, qui « avec sa définition des animaux comme simples machines, voit les choses avec les yeux de période manufacturière, par opposition au Moyen Âge, où l'animal passait pour l'auxiliaire de l'homme¹³ ». Cette révolution agricole – fondée sur l'expropriation des paysans et des animaux domestiqués – a eu pour effet « de transformer la terre en article de commerce pur et simple¹⁴ » et de transformer les paysans en ouvriers salariés.

⁹ Marx, K. (1993), *Le capital*, p. 822.

¹⁰ *Ibid.*, p. 823-825, note 220.

¹¹ Marx, K. (1900), *Le capital*, livre II, p. 258.

¹² *Ibid.*, p. 251.

¹³ Marx, K. (1993), *Le capital*, livre I, p. 438, note 111.

¹⁴ *Ibid.*, p. 815.

Le travail salarié : une forme de travail forcé et aliénant

L'arrivée massive dans les villes d'une main d'œuvre de paysans dépossédés de leurs terres et de leurs moyens de subsistance permit le développement du capitalisme industriel. Le travail salarié est souvent présenté comme une forme de *travail libre* parce que c'est l'ouvrier lui-même qui vend sa force de travail, tandis que « l'esclave ne vendait pas plus sa force de travail au possesseur d'esclaves que le bœuf ne vend le produit de son travail au paysan¹⁵ ». À la différence des esclaves et des animaux domestiques qui sont eux-mêmes des marchandises que leur propriétaire peut revendre à un autre propriétaire, le travailleur salarié vend lui-même sa force de travail, il a la liberté de quitter son emploi pour travailler ailleurs.

Marx soutenait qu'en réalité le travail salarié était un *travail forcé* parce que les prolétaires doivent se vendre, jour après jour, à un employeur pour assurer leurs moyens de subsistance. La liberté du travailleur salarié est bien relative parce celui qui ne possède rien d'autre que sa force de travail « ne peut quitter la classe tout entière des acheteurs, c'est-à-dire la classe capitaliste, sans renoncer à l'existence. Il n'appartient pas à tel ou tel employeur, mais à la classe capitaliste [...]»¹⁶ ».

Dans le capitalisme, si chacun peut en principe accéder à la classe possédante, rares sont ceux qui y parviennent : « [...]l'existence d'une classe ne possédant rien que sa capacité de travail est une condition première du capital¹⁷ ». Le capitalisme a aboli les anciennes classes sociales fondées sur la noblesse et rendu possible une certaine mobilité sociale inconnue à l'époque féodale, mais il n'a pas aboli les antagonismes de classes : il les a simplifiés. L'accumulation du capital en un petit nombre de mains (« résultat nécessaire de la concurrence¹⁸ » selon Marx) a fait disparaître les distinctions sociales

¹⁵ Marx, K. (1966), *Travail salarié et capital*, p. 20.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 28.

¹⁸ Marx, K. (1972), *Manuscrits de 1844*, p. 55. L'histoire semble lui avoir donné raison : les inégalités socio-économiques grandissantes sont un des traits distinctifs du capitalisme néolibéral. En 2014, les 85 individus les plus riches du monde avaient autant d'avoirs combinés que 50% de la population la plus pauvre (3,5 milliards de personnes). Selon un rapport d'Oxfam de

antérieures de sorte que la société se divise de plus en plus en deux classes : la bourgeoisie et le prolétariat ou, autrement dit, les propriétaires et les ouvriers non propriétaires.

Marx était déjà à son époque témoin des inégalités sociales inhérentes au capitalisme et de la concentration inévitable des richesses dans les mains d'une minorité. D'une part, la concurrence entre les ouvriers sur le marché du travail assurait que les salaires resteraient minimaux, de sorte que « l'ouvrier moderne [...] loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas¹⁹ ». D'autre part, la concurrence entre les capitalistes eux-mêmes faisait en sorte que la petite bourgeoisie venait éventuellement grossir les rangs de « l'armée de réserve industrielle²⁰ » ou de ce qu'on appelle aujourd'hui les ressources humaines : « petits industriels, marchands et rentiers, artisans et paysans, tout l'échelon inférieur des classes moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat²¹ ».

Le travail salarié est également une forme de travail forcé dans la mesure où la plupart ne travaillent pas pour le plaisir et l'accomplissement, mais pour survivre, se loger et se nourrir. Il s'agit de fournir les moyens de subsistance à l'ouvrier et à sa famille « pour que la race des ouvriers ne s'éteigne pas²² ». Cette « vie ramenée à sa plus simple expression²³ » est présentée par Marx comme une forme de déshumanisation ou d'animalisation des humains, laissant par là entendre que « la production capitaliste dérobe les humains de quelque chose qui leur est dû en tant qu'êtres humains²⁴ ».

En effet, le salariat n'est pas simplement, pour Marx, un travail forcé, mais aussi un *travail aliénant*, notamment en raison de la division du travail qui impose des tâches simples et répétitives :

janvier 2015, 1 % des plus riches posséderont plus de la moitié des richesses planétaires en 2016.

¹⁹ Marx, K. et Engels, F. (1966), *Manifeste du parti communiste*, p. 17.

²⁰ Marx, K. (1993), *Le Capital*, livre I, p. 538.

²¹ Marx, K. et Engels, F. (1966), *Manifeste du parti communiste*, p. 16.

²² Marx, K. (1972), *Manuscrits de 1844*, p. 13.

²³ Marx, K. et Engels, F. (1966), *Manifeste du parti communiste*, p. 18.

²⁴ Wilde, L. (2000), « "The creatures, too, must become free": Marx and the Animal/Human Distinction », p. 42.

[l]'ouvrier qui, douze heures durant, tisse, file, perce, tourne, bâtit, manie la pelle, taille la pierre, la transporte, etc., regarde-t-il ces douze heures de tissage, de filage, de perçage, de travail au tour ou de maçonnerie, de maniement de la pelle ou de taille de la pierre comme une manifestation de sa vie, comme sa vie ? Bien au contraire. La vie commence pour lui où cesse l'activité, à table, à l'auberge, au lit. Par contre, les douze heures de travail n'ont nullement pour lui le sens de tisser, de filer, de percer, etc., mais celui de *gagner* ce qui lui permet d'aller à table, à l'auberge, au lit²⁵.

L'aliénation du travailleur consiste dans le fait que le produit de son activité n'est pas le but de son activité. Le travail est alors moins une partie de sa vie qu'un sacrifice de sa vie et l'ouvrier ne se sent libre « que dans ses fonctions animales : manger, boire, procréer²⁶ ».

L'aliénation des animaux : critique de l'anthropocentrisme de Marx

Marx reconnaît que se nourrir et se reproduire sont aussi « des fonctions authentiquement humaines », mais soutient que lorsqu'elles sont le but exclusif de la vie, elles sont animales²⁷. Cette thèse de Marx a fait l'objet de nombreuses critiques.

On comprend qu'une vie humaine épanouie ne puisse être exclusivement centrée sur la satisfaction des besoins vitaux, comme le fait de se nourrir et de se reproduire. En revanche, l'idée selon laquelle les humains sont alors réduits à la condition de « simples animaux » trahit une conception réductrice de la vie des autres animaux. Cela présuppose en effet que leur vie est entièrement orientée vers la survie et la reproduction.

Or, comme le soutient Aristote dans son traité *De l'âme*, ces fonctions ne caractérisent pas la vie animale en tant que telle, mais l'âme végétative commune à tout être vivant. Ce qui est propre aux animaux ce n'est pas d'être en vie, de se nourrir et de se reproduire –

²⁵ Marx, K. (1891), *Travail salarié et capital*, p. 20.

²⁶ Marx, K. (1972), *Manuscrits de 1844*, p. 59.

²⁷ *Ibid.*

ce sont là des fonctions vitales que les animaux partagent avec les plantes – mais de percevoir, de se mouvoir, de ressentir, d’agir, de se rappeler et d’apprendre, de communiquer avec les autres et de développer des relations interpersonnelles et des liens affectifs.

Puisque nous devons également distinguer chez les animaux entre la simple survie et l’épanouissement, c’est-à-dire entre la satisfaction de ce que Marx appelle les « besoins physiques » et la possibilité de développer leurs capacités propres, il s’ensuit que les animaux non-humains ne coïncident pas avec leurs « activités vitales » contrairement à ce que soutient Marx et peuvent donc également être aliénés.

Reprenant les formes d’aliénation identifiées par Marx, Noske soutient que les animaux qui vivent enfermés dans nos élevages et nos laboratoires sont également aliénés en plusieurs sens : ils sont (1) aliénés du produits de leur travail, (2) aliénés de leurs activités productives et reproductives, (3) aliénés de leur essence et (4) aliénés de leurs relations métaboliques avec la nature²⁸.

Les animaux domestiqués sont aliénés de leurs activités productives et reproductives au sens où ils sont dépossédés de leurs corps, du fruit de leur travail, séparés de leurs enfants et privés de leur lait maternel, leurs œufs, etc. Les animaux qui « ressentent [...] le besoin de la chasse, du mouvement, de la société, etc.²⁹ » peuvent également être aliénés de ce que Marx appelle leur être générique, c’est-à-dire de leur essence ou genre propre. Par exemple, il appartient à l’essence des oiseaux de voler et à la nature des mammifères sociaux de vivre en communautés. Confinés dans des conditions d’isolement ou de surpopulation, les oiseaux et mammifères d’élevage sont privés de la possibilité d’exprimer leurs comportements naturels, de se mouvoir librement, d’explorer leur environnement et de développer des liens affectifs et des relations sociales. Ils sont donc aliénés de leurs relations avec la nature et de leur vie sociale.

Littéralement réduits à leurs fonctions vitales (nutrition, croissance et reproduction) et privés de leurs possibilités les plus propres, les animaux domestiqués ne sont pas simplement exploités, réduits à des

²⁸ Noske, B. (1997), *Beyond Boundaries: Humans and Animals*, p. 18-20.

²⁹ Marx, K. (1972), *Manuscripts de 1844*, p. 93.

marchandises et tués dès qu'ils sont suffisamment engraisés ou plus assez productifs, mais leur vie n'a plus rien d'une vie proprement animale.

Les animaux domestiqués comme prolétaires ? Le travail chez les humains et les autres animaux

On objectera que les animaux ne travaillent pas au sens strict et ne peuvent donc pas être aliénés du fruit de leur travail. Or, si le travail consiste à « mettre en mouvement les forces naturelles de sa personne physique, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains pour s'approprier la matière naturelle sous une forme utile à sa vie³⁰ », il va de soi que les animaux aussi travaillent. Marx le reconnaît, mais soutient qu'ils ne produisent que « sous l'empire du besoin physique immédiat » et seulement ce dont ils ont besoin pour eux-mêmes et leurs enfants³¹.

Pourtant, il n'ignorait pas que les animaux de travail utilisés dans les manufactures, les champs et le transport ne travaillaient pas pour satisfaire leurs besoins fondamentaux, mais pour la satisfaction des besoins des êtres humains auxquels ils sont soumis. Qu'ils aient été contraints de travailler par la force plutôt que par le salariat ne change pas fondamentalement la situation, à moins de vouloir nier que les esclaves travaillent. Marx parle d'ailleurs lui-même des « animaux de travail » et souligne fréquemment dans *Le capital* le sort commun des humains et des animaux pris dans le mode de production capitaliste.

Une des raisons de la réticence à reconnaître les animaux domestiqués comme faisant partie du prolétariat vient du fait qu'ils sont privés du *potentiel révolutionnaire* généralement reconnu à la classe ouvrière³². Or, que les animaux domestiqués ne puissent s'organiser collectivement pour faire la révolution ne signifie pas qu'ils ne résistent pas à leur oppression : « [d]e toutes les grandes forces motrices issues de la période manufacturière, la force du cheval était la plus mauvaise, en partie parce qu'un cheval n'en fait qu'à sa tête

³⁰ Marx, K. (1993), *Le capital*, livre I, p. 199.

³¹ Marx, K. (1972), *Manuscrits de 1844*, p. 61-62.

³² Torres, B. (2007), *Making a Killing*, p. 38-39.

[...]»³³. C'est précisément cette insubordination ou cette résistance des animaux qui rendait leur emploi difficile et qui a motivé leur remplacement par des machines.

Même s'il reconnaît que les animaux aussi travaillent, Marx soutient que ce qui distingue le travail des êtres humains est la capacité de produire en fonction d'un plan mental. Les animaux ne produiraient qu'instinctivement sans se représenter le but de leur activité, tandis que « le résultat auquel aboutit le procès du travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur³⁴ ». Le développement des recherches scientifiques en éthologie nous impose de relativiser ce dualisme entre travail instinctif et travail conscient³⁵, même s'il faut bien reconnaître que la capacité de produire des outils et des technologies caractérise assez distinctement les humains.

Le capitalisme et la crise écologique chez Marx

Si la production technologique existe déjà « en germe chez certaines espèces animales³⁶ », elle a atteint chez les êtres humains des niveaux de développement tels que les géologues évoquent aujourd'hui une nouvelle ère géologique marquée par les impacts des humains sur la planète, les sols, le climat, les forêts, les océans et l'extinction massive des autres espèces animales : l'Anthropocène³⁷.

³³ Marx, K. (1993), *Le capital*, livre I, p. 422 : « [I]e cheval a été abondamment utilisé aux débuts de la grande industrie comme en témoigne [...] le simple fait qu'on exprime la force mécanique en cheval-vapeur, expression encore en vigueur aujourd'hui ». Sur la résistance des animaux prolétaires, voir Hribal (2003) et (2010).

³⁴ *Ibid.*, p. 200.

³⁵ Voir, par exemple, Gould, J. R. et C. G. Gould (2007), *Animal Architects: Building and the Evolution of Intelligence*.

³⁶ Marx, K. (1993), *Le capital*, livre I, p. 202.

³⁷ L'Anthropocène est un concept développé par Paul Crutzen et Eugene Stoermer pour désigner l'époque géologique suivant l'Holocène. Certains auteurs marxistes, notamment Jason W. Moore (2015), suggèrent de parler plutôt de « Capitalocène » pour insister sur le fait que ce ne sont pas toutes les formes de civilisation humaine qui ont eu un impact au niveau géologique, mais particulièrement les sociétés capitalistes.

Les effets négatifs de la production capitaliste sur la nature se faisaient déjà sentir à l'époque de Marx qui déplore à de nombreuses reprises l'appauvrissement des sols, la pollution de l'air et des rivières³⁸ :

[a]vec la prépondérance toujours croissante de la population urbaine qu'elle entasse dans de grands centres, la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol. [...] Tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, comme par exemple les États-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique [...] qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur³⁹.

³⁸ Marx déplore notamment l'abondance de déchets et résidus industriels, mais également l'abandon de la récupération des matériaux usagés et la mauvaise gestion des excréments humains : « [à] Londres, on n'a trouvé rien de mieux à faire de l'engrais provenant de 4 millions et demi d'hommes que de s'en servir pour empester, à frais énormes, la Tamise ». Marx, K. (1976), *Le capital*, livre III, p. 111.

³⁹ Marx, K. (1993), *Le Capital*, livre I, p. 566-567. Marx déplore notamment l'abondance de déchets et résidus industriels, mais également l'abandon de la récupération des matériaux usagés et la mauvaise gestion des excréments humains : « [à] Londres, on n'a trouvé rien de mieux à faire de l'engrais provenant de 4 millions et demi d'hommes que de s'en servir pour empester, à frais énormes, la Tamise ». *Ibid.*, p. 111.

Certains marxistes comme Foster s'appuient sur ces passages où Marx identifie le métabolisme entre l'être humain et la nature comme « condition naturelle éternelle de la vie des hommes » pour parler d'un *Marx écologiste*⁴⁰.

Alors qu'on attribue généralement à Marx une conception prométhéenne de l'être humain et une vision productiviste du développement, Foster soutient que cela est le fruit d'une lecture biaisée. Marx dénonce clairement la marchandisation de la terre et la rupture du « rapport métabolique » entre les humains et la nature qui met en péril la survie de l'humanité. Pour Marx, le capitalisme n'est pas simplement un système *injuste* (exploitation des travailleurs, concentration des richesses, injustices économiques, vol de la propriété communale, etc.), *instable* (crises financières récurrentes), mais également *insoutenable* puisqu'il épuise les sols, pollue les cours d'eau et met en danger les relations avec la nature dont dépend l'existence des êtres humains.

Marx considérait le capitalisme comme une étape nécessaire du développement des sociétés humaines, mais une étape transitoire devant être remplacée par une nouvelle forme d'organisation sociale permettant non seulement le développement d'une société libre et juste, mais également plus respectueuse de la nature. Il ne s'agit cependant pas, chez Marx, d'une affirmation de la valeur intrinsèque de la nature et de ses habitants non humains, mais d'un respect hautement intéressé puisque la survie des futures générations humaines en dépend :

[d]u point de vue d'une organisation économique supérieure de la société, le droit de propriété de certains individus sur des parties du globe paraîtra tout aussi absurde que le droit de propriété d'un individu sur son prochain. Une société entière, une nation et même toutes les sociétés contemporaines réunies ne sont pas propriétaires de la terre. Elles n'en sont que les possesseurs, elles n'en ont que la jouissance et doivent la

⁴⁰ Foster, J. B. (2000), *Marx's Ecology: Materialism and Nature*.

léguer aux générations futures après l'avoir améliorée en *boni patres familias*⁴¹.

Marx anticipe ici le concept de « durabilité (*sustainability*) » mis de l'avant dans le rapport Brundtland en 1987 : « [L]e développement durable est un mode de développement qui répond aux besoins des générations du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs ». Marx semble cependant aller encore plus loin : il ne s'agit pas seulement de *ne pas nuire* aux générations futures, mais d'*améliorer leur sort*.

De nos jours, de plus en plus de gens soutiennent que la notion de « développement durable » est contradictoire et qu'il faut plutôt entamer un processus de décroissance. Marx serait probablement d'accord puisqu'il identifiait l'impératif de la croissance économique comme un des principaux maux du capitalisme. Les sociétés industrielles sont, en effet, frappées d'un mal qu'aucune autre société n'avait connu : « [u]ne épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé une absurdité, s'abat sur la société – l'épidémie de la surproduction. [...] La société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce⁴² ».

Cette conception cadre difficilement avec l'image officielle du Marx « productiviste », défenseur d'une complète domination de l'être humain sur la planète. Au contraire, il considérerait la propriété foncière, c'est-à-dire la propriété privée de la terre, aussi absurde que l'esclavage non seulement parce qu'elle empêche une partie des gens « d'élire domicile sur la terre », mais parce qu'elle donne « le droit pour le propriétaire d'exploiter le globe, les entrailles de la terre, l'air, partant ce qui conditionne la conservation et le développement de la vie⁴³ ».

À celles et ceux qui croient aux promesses d'un capitalisme vert et à visage humain, Marx répondrait que, laissé à lui-même, jamais le capitalisme n'internalisera les coûts sociaux et environnementaux de sa production – tant qu'ils ne grugent pas les profits. Le problème ne vient pas de la méchanceté des capitalistes, mais plutôt du fonctionnement d'un système contre lequel ils sont impuissants :

⁴¹ Marx, K. (1976), *Le capital*, livre III, p. 705.

⁴² Marx, K. et Engels, F. (1966), *Manifeste du parti communiste*, p. 15.

⁴³ Marx, K. (1976), *Le capital*, livre III, p. 703.

dans l'ensemble, cela ne dépend pas non plus de la bonne ou de la mauvaise volonté de chaque capitaliste pris individuellement. La libre concurrence impose à chaque capitaliste les lois immanentes de la production capitaliste comme des lois qui le contraignent de l'extérieur⁴⁴.

Les protections sociales et environnementales les plus fondamentales ont été conquises de haute lutte contre le capitalisme, comme les lois sur la longueur des journées de travail, les réglementations sur les déchets industriels ou les produits chimiques. Ces lois sont non seulement très inefficaces, mais il suffit de vagues de déréglementation – comme celles qui ont marqué le néolibéralisme depuis les années 80 – pour les abroger.

Pour Marx, les réformes du système ne suffiront pas à masquer que le capitalisme – la propriété privée de la terre, des moyens de productions et du fruit du travail d'autrui – n'est pas seulement incompatible avec la justice sociale, mais également avec la préservation de l'environnement et la survie de l'humanité. Cette forme d'organisation sociale ne peut durer non seulement en raison de limites morales, mais aussi de limites physiques, c'est-à-dire de limites naturelles⁴⁵.

Pour une solidarité plus globale

La prise de conscience grandissante des limites écologiques amène aujourd'hui de plus en plus de gens à soutenir avec Marx qu'il ne s'agit pas simplement de réformer le système de production capitaliste, mais de l'abolir.

Les écosocialistes, par exemple, soutiennent que la gestion durable des ressources naturelles passe par une appropriation collective des terres et des moyens de production. Il ne suffit pas d'abolir la propriété privée des moyens de production qui permettent l'exploitation des individus et l'accaparement du fruit de leur travail, mais d'abolir le statut de propriété *privée* de la terre pour en faire une propriété *collective*.

⁴⁴ Marx, K. (1993), *Le Capital*, livre I, p. 301-302.

⁴⁵ « Physique » vient du grec « phusis » qui signifie « nature ».

Certains vont encore plus loin et soutiennent que nous devons abolir non seulement le statut de *propriété privée* de la terre et des animaux qui y habitent, mais leur statut de *propriété tout court*. En effet, les perspectives écosocialistes restent anthropocentristes puisque si les animaux ne sont plus la propriété privée d'une élite, ils sont encore des *propriétés collectives* que nous pouvons utiliser, enfermer, mutiler et tuer comme bon nous semble. Nos sociétés seraient donc encore composées d'une classe oppressive possédant et exploitant une classe opprimée, une classe d'individus dépossédés qui survivent à peine en échange de leur travail, de leurs enfants, de leurs corps, de leurs muscles et de leurs produits corporels (lait maternel, œufs, peaux, fourrures, etc.). Il ne suffirait pas d'habiter la terre en gestionnaires éclairés et en « bon père de famille », comme le suggère Marx, mais de reconnaître que les individus des autres espèces et les communautés animales qui partagent la planète avec nous ont également droit à la liberté et l'auto-détermination.

Ces luttes antispécistes et écologistes vont assurément plus loin que Marx, mais sa pensée se révèle néanmoins un allié insoupçonné pour celles et ceux qui visent à développer une solidarité plus globale, non pas seulement avec les prolétaires de tous les pays, mais également avec les générations futures et les autres habitants de la planète.

Bibliographie

- Benton, T. (1988), « « Humanism = Speciesism? Marx on Humans and Animals » », *Radical Philosophy*, vol. 50, 4-18.
- Crutzen, P. J. et E. F. Stoermer (2000), « « The “Anthropocene” » », *Global Change Newsletter*, vol 41, 17-18.
- Foster, J. B. (2000), *Marx's Ecology: Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 200 p.
- Hribal, J. (2003), « « Animals are part of the working class » », *Labor History*, vol. 44, n° 4, 37-53.
- Hribal, J. (2010), *Fear of the Animal Planet: The Hidden History of Animal Resistance*, Oakland, AK Press, 162 p.
- Gould, J. R. et C. G. Gould (2007), *Animal Architects: Building and the Evolution of Intelligence*, New York, Basic Books, 324 p.

- Marx, K. (1993), *Le capital*, Livre I, trad. E. Balibar et al., Paris, Les Éditions sociales, 940 p.
- Marx, K. (1900), *Le capital*, Livre II, trad. E. Cognio et al., Paris, Les Éditions sociales, 524 p.
- Marx, K. (1976), *Le capital*, livre III, trad. C. Cohen-Solal et G. Badia, Paris, Les Éditions sociales, 872 p.
- Marx, K et Engels, F. (1966), *Manifeste du parti communiste*, trad. L. Lafargue, édition numérique : www.marxists.org/francais/marx/works/1847/00/kmfe1847000.htm
- Marx, K. (1972), *Manuscrits de 1844*, trad. E. Bottigelli, Chicoutimi, Les Classiques des sciences sociales, 139 p. DOI : [10.1522/cla.mak.man1](https://doi.org/10.1522/cla.mak.man1)
- Marx, K. (1966), *Travail salarié et capital*, Chicoutimi, Les Classiques des sciences sociales, 70 p. DOI : [10.1522/cla.mak.tra](https://doi.org/10.1522/cla.mak.tra)
- Moore, J. W. (2015), *Capitalism in the Web of Life: Ecology and the Accumulation of Capital*, Londres et New York, Verso, 336 p.
- Noske, B. (1997), *Beyond Boundaries: Humans and Animals*, Buffalo, Black Rose Books.
- Rapport Brundtland (1987), « Notre avenir à tous (*Our Common Future*) », *Rapport de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'ONU*.
- Torres, B. (2007), *Making A Killing : The Political Economy of Animal Rights*, Oakland, AK Press, 185 p.
- Wilde, L. (2000), « “The creatures, too, must become free”: Marx and the Animal/Human Distinction » , *Capital & Class*, vol. 72, n° 3, 37-53.

Extraits du *Manifeste du parti communiste* et de *Travail salarié et capital*

Extraits du *Manifeste du parti communiste* – Karl Marx et Friedrich Engels (1848)

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte.

Dans les premières époques historiques, nous constatons presque partout une organisation complète de la société en classes distinctes, une échelle graduée de conditions sociales. Dans la Rome antique, nous trouvons des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des esclaves ; au Moyen Âge, des seigneurs, des vassaux, des maîtres de corporation, des compagnons, des serfs et, de plus, dans chacune de ces classes, une hiérarchie particulière. La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à celles d'autrefois.

Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'époque de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société se divise de plus en plus en deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées : la bourgeoisie et le prolétariat. [...]

Le gouvernement moderne n'est qu'un comité qui gère les affaires communes de la classe bourgeoise tout entière. La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. Partout où elle a

conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés qui unissent l'homme féodal à ses « supérieurs naturels », elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du « paiement au comptant ». Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste. [...] En un mot, à la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe, brutale. [...]

Poussée par le besoin de débouchés toujours nouveaux, la bourgeoisie envahit le globe entier. Il lui faut s'implanter partout, exploiter partout, établir partout des relations. Par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie donne un caractère cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays. Au grand désespoir des réactionnaires, elle a enlevé à l'industrie sa base nationale. Les vieilles industries nationales ont été détruites et le sont encore chaque jour. Elles sont supplantées par de nouvelles industries, dont l'adoption devient une question de vie ou de mort pour toutes les nations civilisées, industries qui n'emploient plus des matières premières indigènes, mais des matières premières venues des régions les plus lointaines, et dont les produits se consomment non seulement dans le pays même, mais dans toutes les parties du globe. À la place des anciens besoins, satisfaits par les produits nationaux, naissent des besoins nouveaux, réclamant pour leur satisfaction les produits des contrées et des climats les plus lointains. À la place de l'ancien isolement des provinces et des nations se suffisant à elles-mêmes, se développent des relations universelles, une interdépendance universelle des nations. [...]

Par le rapide perfectionnement des instruments de production et l'amélioration infinie des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. Le bon marché de ses produits est la grosse artillerie qui bat en brèche toutes les murailles de Chine et contraint à la capitulation les barbares les plus opiniâtrement hostiles aux étrangers. Sous peine de mort, elle force toutes les nations à adopter le mode bourgeois de production ; elle les force à introduire chez elle la prétendue

civilisation, c'est-à-dire à devenir bourgeoises. En un mot, elle se façonne un monde à son image.

La bourgeoisie a soumis la campagne à la ville. Elle a créé d'énormes cités ; elle a prodigieusement augmenté la population des villes par rapport à celles des campagnes, et par là, elle a arraché une grande partie de la population à l'abrutissement de la vie des champs. De même qu'elle a soumis la campagne à la ville, les pays barbares ou demi-barbares aux pays civilisés, elle a subordonné les peuples de paysans aux peuples de bourgeois, l'Orient à l'Occident. [...]

Elle a aggloméré la population, centralisé les moyens de production et concentré la propriété dans un petit nombre de mains. La conséquence totale de ces changements a été la centralisation politique. Des provinces indépendantes, tout juste fédérées entre elles, ayant des intérêts, des lois, des gouvernements, des tarifs douaniers différents, ont été réunies en une seule nation, avec un seul gouvernement, une seule loi, un seul intérêt national de classe, derrière un seul cordon douanier.

La bourgeoisie, au cours de sa domination de classe à peine séculaire, a créé des forces productives plus nombreuses ; et plus colossales que l'avaient fait toutes les générations passées prises ensemble. La domestication des forces de la nature, les machines, l'application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le défrichement de continents entiers, la régularisation des fleuves, des populations entières jaillies du sol – quel siècle antérieur aurait soupçonné que de pareilles forces productives dorment au sein du travail social ? [...]

Les conditions bourgeoises de production et d'échange, le régime bourgeois de la propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait surgir de si puissants moyens de production et d'échange, ressemblent au magicien qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées. [...] Il suffit de mentionner les crises commerciales qui, par leur retour périodique, menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives déjà existantes elles-mêmes. Une épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé une absurdité, s'abat sur la société – l'épidémie de la surproduction. La

société se trouve subitement ramenée à un état de barbarie momentanée ; on dirait qu'une famine, une guerre d'extermination lui ont coupé tous ses moyens de subsistance ; l'industrie et le commerce semblent anéantis. Et pourquoi ? Parce que la société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce. [...]

Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la mettront à mort ; elle a produit aussi les hommes qui manieront ces armes, les ouvriers modernes, les prolétaires.

À mesure que grandit la bourgeoisie, c'est-à-dire le capital, se développe aussi le prolétariat, la classe des ouvriers modernes qui ne vivent qu'à la condition de trouver du travail et qui n'en trouvent que si leur travail accroît le capital. Ces ouvriers, contraints de se vendre au jour le jour, sont une marchandise, un article de commerce comme un autre ; ils sont exposés, par conséquent, à toutes les vicissitudes de la concurrence, à toutes les fluctuations du marché.

Le développement du machinisme et la division du travail, en faisant perdre au travail de l'ouvrier tout caractère d'autonomie, lui ont fait perdre tout attrait. Le producteur devient un simple accessoire de la machine, on n'exige de lui que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. Par conséquent, ce que coûte l'ouvrier se réduit, à peu de chose près, au coût de ce qu'il lui faut pour s'entretenir et perpétuer sa descendance. [...]

L'industrie moderne a fait du petit atelier du maître artisan patriarcal la grande fabrique du capitalisme industriel. Des masses d'ouvriers, entassés dans la fabrique, sont organisés militairement. Simples soldats de l'industrie, ils sont placés sous la surveillance d'une hiérarchie complète de sous-officiers et d'officiers. Ils ne sont pas seulement les esclaves de la classe bourgeoise, de l'État bourgeois, mais encore, chaque jour, à chaque heure, les esclaves de la machine, du contremaître et surtout du bourgeois fabricant lui-même. Plus ce despotisme proclame ouvertement le profit comme son but unique, plus il devient mesquin, odieux, exaspérant.

Moins le travail exige d'habileté et de force, c'est-à-dire plus l'industrie moderne progresse, et plus le travail des hommes est supplanté par celui des femmes et des enfants. Les distinctions d'âge et de sexe n'ont plus d'importance sociale pour la classe ouvrière. Il

n'y a plus que des instruments de travail, dont le coût varie suivant l'âge et le sexe. [...]

Petits industriels, marchands et rentiers, artisans et paysans, tout l'échelon inférieur des classes moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat ; d'une part, parce que leurs faibles capitaux ne leur permettant pas d'employer les procédés de la grande industrie, ils succombent dans leur concurrence avec les grands capitalistes ; d'autre part, parce que leur habileté technique est dépréciée par les méthodes nouvelles de production. De sorte que le prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population. [...]

Par suite de la concurrence croissante des bourgeois entre eux et des crises commerciales qui en résultent, les salaires deviennent de plus en plus instables ; le perfectionnement constant et toujours plus rapide de la machine rend la condition de l'ouvrier de plus en plus précaire ; les collisions individuelles entre l'ouvrier et le bourgeois prennent de plus en plus le caractère de collisions entre deux classes. Les ouvriers commencent par former des coalitions contre les bourgeois pour la défense de leurs salaires. Ils vont jusqu'à constituer des associations permanentes pour être prêts en vue de rébellions éventuelles. Ça et là, la lutte éclate en émeute.

Parfois, les ouvriers triomphent ; mais c'est un triomphe éphémère. Le résultat véritable de leurs luttes est moins le succès immédiat que l'union grandissante des travailleurs. Cette union est facilitée par l'accroissement des moyens de communication qui sont créés par une grande industrie et qui permettent aux ouvriers de localités différentes de prendre contact. [...]

Tous les mouvements historiques ont été, jusqu'ici, accomplis par des minorités ou au profit des minorités. Le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité. Le prolétariat, couche inférieure de la société actuelle, ne peut se soulever, se redresser, sans faire sauter toute la superstructure des couches qui constituent la société officielle.

Toutes les sociétés antérieures, nous l'avons vu, ont reposé sur l'antagonisme de classes oppressives et de classes opprimées. Mais, pour opprimer une classe, il faut pouvoir lui garantir des conditions d'existence qui lui permettent, au moins, de vivre dans la servitude. Le serf, en plein servage, est parvenu à devenir membre d'une

commune, de même que le petit-bourgeois s'est élevé au rang de bourgeois, sous le joug de l'absolutisme féodal. L'ouvrier moderne au contraire, loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, au-dessous même des conditions de vie de sa propre classe. Le travailleur devient un pauvre, et le paupérisme s'accroît plus rapidement encore que la population et la richesse. Il est donc manifeste que la bourgeoisie est incapable de remplir plus longtemps son rôle de classe dirigeante et d'imposer à la société, comme loi régulatrice, les conditions d'existence de sa classe. Elle ne peut plus régner, parce qu'elle est incapable d'assurer l'existence de son esclave dans le cadre de son esclavage, parce qu'elle est obligée de le laisser déchoir au point de devoir le nourrir au lieu de se faire nourrir par lui. La société ne peut plus vivre sous sa domination, ce qui revient à dire que l'existence de la bourgeoisie n'est plus compatible avec celle de la société.

L'existence et la domination de la classe bourgeoise ont pour condition essentielle l'accumulation de la richesse aux mains des particuliers, la formation et l'accroissement du Capital ; la condition d'existence du capital, c'est le salariat. Le salariat repose exclusivement sur la concurrence des ouvriers entre eux. Le progrès de l'industrie, dont la bourgeoisie est l'agent sans volonté propre et sans résistance, substitue à l'isolement des ouvriers résultant de leur concurrence, leur union révolutionnaire par l'association. Ainsi, le développement de la grande industrie sape, sous les pieds de la bourgeoisie, le terrain même sur lequel elle a établi son système de production et d'appropriation. Avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables.

La Révolution française, par exemple, a aboli la propriété féodale au profit de la propriété bourgeoise. Ce qui caractérise le communisme, ce n'est pas l'abolition de la propriété en général, mais l'abolition de la propriété bourgeoise.

Or, la propriété privée d'aujourd'hui, la propriété bourgeoise, est la dernière et la plus parfaite expression du mode production et d'appropriation basé sur des antagonismes de classes, sur l'exploitation des uns par les autres.

En ce sens, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée.

On nous a reproché, à nous autres communistes, de vouloir abolir la propriété personnellement acquise, fruit du travail de l'individu, propriété que l'on déclare être la base de toute liberté, de toute activité, de toute indépendance individuelle. [...]

Mais est-ce que le travail salarié, le travail du prolétaire crée pour lui de la propriété ? Nullement. Il crée le capital, c'est-à-dire la propriété qui exploite le travail salarié, et qui ne peut s'accroître qu'à la condition de produire encore et encore du travail salarié, afin de l'exploiter de nouveau. [...]

Le capital est un produit collectif : il ne peut être mis en mouvement que par l'activité en commun de beaucoup d'individu, et même, en dernière analyse, que par l'activité en commun de tous les individus, de toute la société.

Le capital n'est donc pas une puissance personnelle ; c'est une puissance sociale.

Dès lors, si le capital est transformé en propriété commune appartenant à tous les membres de la société, ce n'est pas une propriété personnelle qui se change en propriété commune. Seul le caractère social de la propriété change. Il perd son caractère de classe.

Arrivons au travail salarié.

Le prix moyen du travail salarié, c'est le minimum du salaire, c'est-à-dire la somme des moyens de subsistance nécessaires pour maintenir en vie l'ouvrier en tant qu'ouvrier. Par conséquent, ce que l'ouvrier s'approprie par son labeur est tout juste suffisant pour reproduire sa vie ramenée à sa plus simple expression. Nous ne voulons en aucune façon abolir cette appropriation personnelle des produits du travail, indispensable à la reproduction de la vie du lendemain, cette appropriation ne laissant aucun profit net qui confère un pouvoir sur le travail d'autrui. Ce que nous voulons, c'est supprimer ce triste mode d'appropriation qui fait que l'ouvrier ne vit que pour accroître le capital, et ne vit qu'autant que l'exigent les intérêts de la classe dominante. Dans la société bourgeoise, le travail vivant n'est qu'un moyen d'accroître le travail accumulé. Dans la société communiste le travail accumulé n'est qu'un moyen d'élargir, d'enrichir et d'embellir l'existence des travailleurs. [...]

Vous êtes saisis d'horreur parce que nous voulons abolir la propriété privée. Mais, dans votre société, la propriété privée est

abolie pour les neuf dixièmes de ses membres. C'est précisément parce qu'elle n'existe pas pour ces neuf dixièmes qu'elle existe pour vous. Vous nous reprochez donc de vouloir abolir une forme de propriété qui ne peut exister qu'à la condition que l'immense majorité soit frustrée de toute propriété. En un mot, vous nous accusez de vouloir abolir votre propriété à vous. En vérité, c'est bien ce que nous voulons.

Dès que le travail ne peut plus être converti en capital, en argent, en rente foncière, bref en pouvoir social capable d'être monopolisé, c'est-à-dire dès que la propriété individuelle ne peut plus se transformer en propriété bourgeoise, vous déclarez que l'individu est supprimé.

Vous avouez donc que, lorsque vous parlez de l'individu, vous n'entendez parler que du bourgeois, du propriétaire. Et cet individu-là, certes, doit être supprimé.

Le communisme n'enlève à personne le pouvoir de s'approprier des produits sociaux ; il n'ôte que le pouvoir d'asservir à l'aide de cette appropriation le travail d'autrui. [...]

Que les classes dirigeantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste ! Les prolétaires n'y ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à y gagner.

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

Extraits de *Travail salarié et capital* – Karl Marx (1849)

La force de travail est donc une marchandise que son possesseur, le salarié, vend au capital. Pourquoi la vend-il ? Pour vivre.

Mais la manifestation de la force de travail, le travail, est l'activité vitale propre à l'ouvrier, sa façon à lui de manifester sa vie. Et c'est cette *activité vitale* qu'il vend à un tiers pour s'assurer les *moyens de subsistance* nécessaires. Son activité vitale n'est donc pour lui qu'un *moyen* de pouvoir exister. Il travaille pour vivre. Pour lui-même, le travail n'est pas une partie de sa vie, il est plutôt un sacrifice de sa vie. C'est une marchandise qu'il a adjugée à un tiers. C'est pourquoi le produit de son activité n'est pas non plus le but de son activité. Ce qu'il produit pour lui-même, ce n'est pas la soie qu'il tisse, ce n'est pas

l'or qu'il extrait du puits, ce n'est pas le palais qu'il bâtit. Ce qu'il produit pour lui-même, c'est le *salaire*, et la soie, l'or, le palais se réduisent pour lui à une quantité déterminée de moyens de subsistance, peut-être à un tricot de coton, à de la monnaie de billon et à un logement dans une cave. Et l'ouvrier qui, douze heures durant, tisse, file, perce, tourne, bâtit, manie la pelle, taille la pierre, la transporte, etc., regarde-t-il ces douze heures de tissage, de filage, de perçage, de travail au tour ou de maçonnerie, de maniement de la pelle ou de taille de la pierre comme une manifestation de sa vie, comme sa vie ? Bien au contraire. La vie commence pour lui où cesse activité, à table, à l'auberge, au lit. Par contre, les douze heures de travail n'ont nullement pour lui le sens de tisser, de filer, de percer, etc., mais celui de *gagner* ce qui lui permet d'aller à table, à l'auberge, au lit. Si le ver à soie tissait pour subvenir à son existence de chenille, il serait un salarié achevé.

La force de travail ne fut pas toujours une *marchandise*. Le travail ne fut pas toujours du travail salarié, c'est-à-dire du travail *libre*. L' *esclave* ne vendait pas sa force de travail au possesseur d'esclaves, pas plus que le bœuf ne vend le produit de son travail au paysan. L'esclave est vendu, y compris sa force de travail, une fois pour toutes à son propriétaire. Il est une marchandise qui peut passer de la main d'un propriétaire dans celle d'un autre. Il est *lui-même* une marchandise, mais sa force de travail n'est pas *sa* marchandise. Le *serf* ne vend qu'une partie de sa force de travail. Ce n'est pas lui qui reçoit un salaire du propriétaire de la terre ; c'est plutôt le propriétaire de la terre à qui il paie tribut. Le serf appartient à la terre et constitue un rapport pour le maître de la terre. L' *ouvrier libre*, par contre, se vend lui-même, et cela morceau par morceau. Il vend aux enchères 8, 10, 12, 15 heures de sa vie, jour après jour, aux plus offrants, aux possesseurs des matières premières, des instruments de travail et des moyens de subsistance, c'est-à-dire aux capitalistes. L'ouvrier n'appartient ni à un propriétaire ni à la terre, mais 8, 10, 12, 15 heures de sa vie quotidienne appartiennent à celui qui les achète. L'ouvrier quitte le capitaliste auquel il se loue aussi souvent qu'il veut, et le capitaliste le congédie aussi souvent qu'il le croit bon, dès qu'il n'en tire aucun profit ou qu'il n'y trouve plus le profit escompté. Mais l'ouvrier dont la seule ressource est la vente de sa force de travail ne

peut quitter *la classe tout entière des acheteurs*, c'est-à-dire *la classe capitaliste*, sans renoncer à l'existence. *Il n'appartient pas à tel ou tel employeur, mais à la classe capitaliste*, et c'est à lui à y trouver son homme, c'est-à-dire à trouver un acheteur dans cette classe bourgeoise.